

PLAN DE CAMPAGNE 6



(BELLÉ DE) MAI 2023

PLAN DE CAMPAGNE N°6

mai 2023

Ail, aïoli, littérature (Valentin)
p.3

La Bellade de mai (Ludovic)
p.11

Illustré par Valentin et Ludovic

Contact

plandecampagne@protonmail.com

Déjà parus

Plan de Campagne n°1-5 (décembre 2022-avril 2023)

L'Alcôve en letton n°1-2 (été-automne 2021)

Nouveaux Dossiers compressés (2021)

Ce mois-ci, nous accueillons une contribution scientifique, sous la forme d'un article paru récemment dans le Journal Méditerranéen de Littérature et Écologie de la Belle De Mai (JM-LE-BDM). Bonne lecture !

Ail, aïoli, littérature : Culture de l'ail et forme romanesque

Les rapports entre culture et culture ont suscité de nombreuses recherches, depuis les travaux fondateurs d'Albertine Sarrazin (Sarrazin, 1966). Ce champ fait aujourd'hui l'objet d'un profond renouvellement, tout particulièrement dans ses méthodes et ses présupposés (cf. I). Cet article vise à contribuer aux approches contemporaines en Sciences de la Culture et de la Culture (SCC désormais) en proposant une démonstration du lien qui s'est établi entre culture de l'ail et forme romanesque, depuis l'ère antique jusqu'à nos jours.

Si l'ail n'est pas né d'hier (Dorénavant, 1987), sa culture s'est diffusée d'abord très largement pendant l'Antiquité dans le pourtour méditerranéen (Leroy Ladurie, 1980). Son évolution dès lors épouse assez largement le développement de la forme romanesque, entre épuisements temporaires, gonflements, reflux et booms de durées variables. Nous proposerons d'abord un aperçu des outils théoriques employés dans cet article (I), avant de dessiner une généalogie macro-historique de la culture de l'ail, envisagée sous l'angle de sa corrélation avec l'évolution romanesque et ses remous (II). Nous soumettrons enfin quelques pistes suggérant l'existence d'un rapport causal entre prégnance de l'ail et propension au développement de la forme romanesque (III).

I Culture et culture, de l'usage de l'additif en SCC

Les liens entre culture et culture ont d'abord été étudiés dans le cadre des travaux sur la dimension historique de la culture. L'étude des manières de créer, qu'il s'agisse de faire pousser des plantes ou des vers, à ses débuts fut historique. Les

principaux travaux dans ce sens sont bien entendu à mettre au compte des historiens du fait culturel et tout particulièrement des philosophes (Hegel, 1987 (1832)). La principale leçon en est que l'esprit se réalise dans l'histoire, puis que l'histoire elle-même avance, à la manière d'un bourgeon qui vient progressivement à fleurir. Naissance donc de la métaphore végétale, qui se déploiera plus fortement ensuite.

Aux approches en termes d'histoire de la culture ont bientôt correspondu les approches culturelles de l'histoire, notamment au milieu du XXe siècle. Le structuralisme ainsi s'est efforcé de montrer que la pratique de l'histoire, du conte, se faisait suivant certaines lignes de force culturelles (Lévi-Strauss, 1964). L'approche en termes de consommation de la culture a ainsi permis de tracer les grandes lignes des habitus sociaux et leur lien avec les plantes : la démarcation cru/cuit par exemple, inexiste parfois, se déploie sinon suivant un système métaphorique complexe, depuis la viande et les légumes jusqu'aux pratiques religieuses.

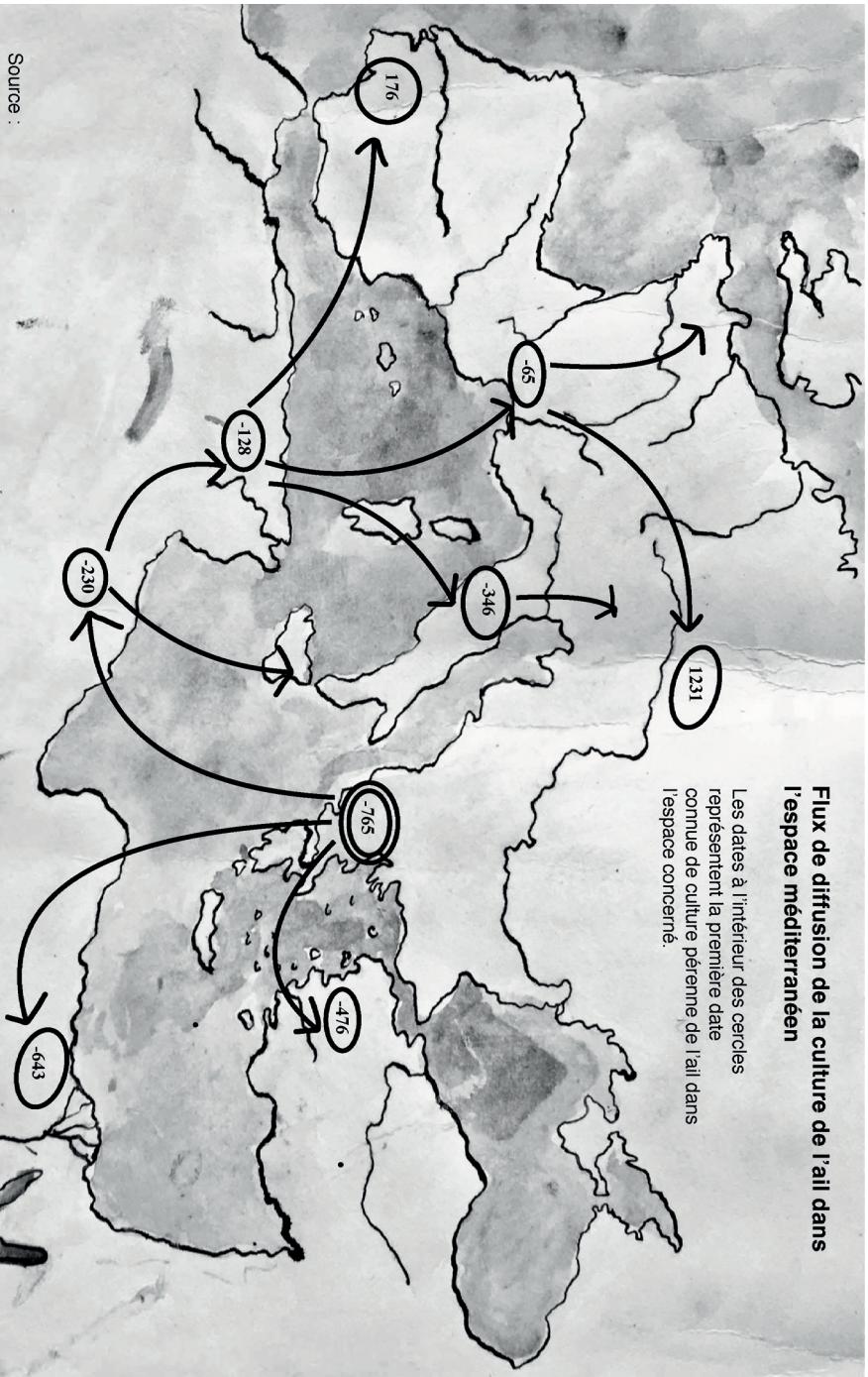
Ces différents travaux sont aujourd'hui poursuivis dans le cadre des approches culturelles de la culture. La somme récente consacrée par Maximilien Cézanne aux mutations du biotique (Cézanne, 2022) peut à cet égard servir d'inspiration. Son attention à la dimension perlucide, performative, des actes de langage vers le monde, dépasse les intuitions austiniennes pour inscrire la formation littéraire dans le réel, non plus en tant que symbole, mais en tant que pratique active. Écrire, ce n'est dorénavant plus mettre en forme le monde, mais s'y mêler, s'y plonger ; ces recherches ont ouvert la voie aux essais qui vont suivre, en indiquant la correspondance profonde entre les plantes et les lignes, les romans et les choux de Bruxelles.

II Ail et roman de l'Antiquité au XXe siècle, histoires croisées

Un aperçu historique de la culture de l'ail d'un côté, de la production des formes romanesques d'autre part, laisse assez largement apparaître, tant du point de vue des agrégats statistiques que de la micro-observation qualitative, une corrélation d'autant plus surprenante qu'elle n'a jamais été mise en lumière.

Flux de diffusion de la culture de l'ail dans l'espace méditerranéen

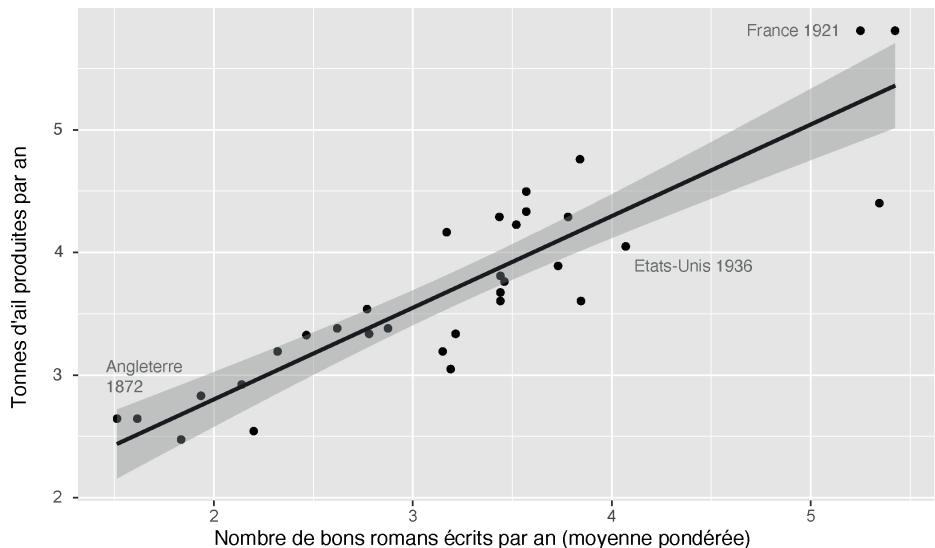
Les dates à l'intérieur des cercles représentent la première date connue de culture pérenne de l'ail dans l'espace concerné.



Source :
Laboratoire International
de Marseille (section Arts, Littérature, Art, Animation)
LIM-A-L-AI-A

Sur la carte 1, qui représente les dynamiques d'expansion de la culture de l'ail au cours de la période appelée Antiquité jusqu'au Moyen-Âge (de 700 av. J.C. au XIII^e siècle ap. J.C.), la similitude des parcours apparaît évidente avec le développement romanesque. Depuis un même foyer, culture de l'ail et forme romanesque irriguent le bassin méditerranéen assez rapidement, tout en évitant les mêmes zones (et tout particulièrement le monde germanique). En effet, l'*Iliade* et l'*Odyssée* apparaîtront d'abord en Grèce, puis d'Afrique du Nord naîtra *L'Âne d'or*, et les romans dès lors prolifèrent dans tout le pourtour méditerranéen.

Ce n'est que dans un second temps que l'ail s'étendra aussi aux territoires plus nordiques, avec des réussites romanesques contrastées jusqu'au XVIII^e siècle. Par ailleurs, des interrogations peuvent subsister concernant certain.e.s auteur.ice.s, comme Goethe, dont le voyage en Italie a pu être le ferment d'une familiarisation avec les cultures aillières (Goethe, 2011 (1816)).



Graphique 1 : Nombre de bons romans écrits par an en fonction des tonnes d'ail produites, par pays, entre 1850 et 1950.

Lecture : en Angleterre en 1872, on a produit 2,6 tonnes d'ail, et écrit 1,5 bons romans (moyenne pondérée).

Avec le XIX^e siècle et l'industrialisation la culture de l'ail devient plus évidente à quantifier, de par l'abondance des sources.

Nous avons donc cherché à établir une corrélation entre le tonnage d'ail produit par an dans une dizaine de pays « industrialisés » ou en voie d'industrialisation et le nombre de bons romans écrits (une moyenne pondérée a été calculée, sur laquelle nous sommes disponibles pour échanger et préciser notre méthodologie). Cela a été fait pour cent ans, entre 1850 et 1950, et dix pays. Les résultats apparaissent dans le graphique 1.

Pour en simplifier la lecture, nous avons éliminé quelques observations redondantes et placé quelques marqueurs à des endroits pertinents. Ainsi l'Angleterre de 1872, en-dehors de la parution de l'ouvrage de George MacDonald, *La Princesse et le Gobelins*, au demeurant assez médiocre, a connu peu de succès romanesques en termes publics ou critiques. La culture de l'ail y était de même assez modeste.

En comparaison, les États-Unis de 1936 présentent un tableau radicalement différent. En effet, l'intense production d'ail se double d'une culture romanesque parvenue à un degré d'excellence et de maturité exceptionnel. Ainsi, 1936 a vu paraître *Absalom! Absalom!* de William Faulkner, *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell, et finalement, sur une note différente, *La Félure* de Francis Scott Fitzgerald. Notons aussi, en Californie, *En un combat douteux* de John Steinbeck, grand roman sur le prolétariat agricole.

Mais l'exemple le plus frappant reste la France de 1921, qui a vu, en plus d'une explosion radicale de la production d'ail, paraître la même année deux ouvrages de Marcel Proust, le deuxième tome du *Côté de Guermantes* et *Sodome et Gomorrhe* dans son intégralité.

Une parenthèse pourrait d'ailleurs être ouverte concernant les rapports entre l'apparition de la recette de l'ail en robe et la technique du roman-fleuve. Si des théories concurrentes attribuent à des pâtisseries la faculté romanesque (à l'exemple de la madeleine), il ne fait plus aucun doute, grâce à la méthode historico-comparative, que c'est bien à l'ail que sont associées les plus grandes réussites du roman. En effet, les pâtisseries sont nées bien plus tôt, ont connu un âge d'or au XVII^e siècle classique, pourtant assez avare en chefs d'œuvre romanesques (en-dehors peut-être d'*Astrée et Céladon*, exception baroque et justement boursouflée).

III Esquisse d'une théorie critico-botanique de la création

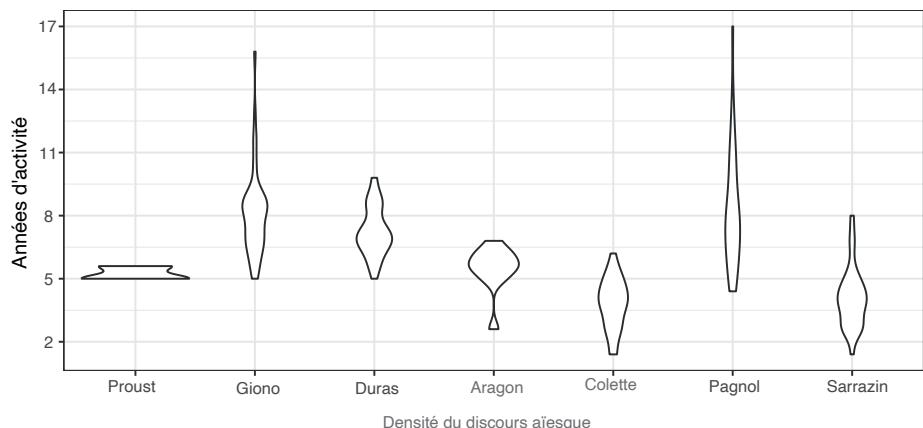
Une autre méthode analytique consiste à étudier les rapports micro-génétiques entre auteur.ice.s et culture de l'ail.

Cette piste est parfois ouverte par les auteur.ice.s eux-mêmes, qui ont formulé par moments leur dette à l'égard de la culture agricole. L'exemple le plus antique en France en est bien évidemment Rabelais, qui dans la dernière partie du *Tiers-Livre* s'étend longuement sur les rapports du Pantagruelion avec la fertilité littéraire et spirituelle. Si cette plante magique a longtemps été identifiée au chanvre, une étude attentive du texte de Rabelais laisse apparaître que c'est bien l'ail qui est désigné sous le nom de Pantagruelion.

« Sans elle, seroient les cuisines infâmes, les tables détestables, quoyque couvertes de toutes viandes exquises, les lictz sans délices »

Insiste l'écrivain,

« sans elle, que feroient les tabellions, les copistes, les secrétaires et escrivains ? Ne péritoit le noble art d'imprimerie ? »



Graphique 2 : Densité du discours aïesque par année d'activité pour sept auteur.ice.s français.e.s du XXe siècle.

De manière encore plus parlante, Rabelais cite quelques pouvoirs du Pantagruelion qui ne manquent pas de nous interpeller :

« Icelle herbe moyenante, les substances invisibles visiblement sont arrestées, prises, détenues et comme en prison mises »

Ce rappel des propriétés anti-vampiriques et odorifères de l'ail ne laisse plus de doute.

Une étude plus générale des rapports entretenus par plusieurs auteur.ice.s français.e.s avec l'ail dans leur production romanesque laisse voir des dynamiques d'aïllisation différencierées, ayant bien des rapports avec la fertilité littéraire. Le graphique 2 l'illustre : chaque auteur.ice a une dynamique d'aïllisation du discours différente.

On remarque ainsi la différence frappante entre Marcel Proust, qui a produit un discours sur l'ail très ramassé et circonscrit à *La Prisonnière* et *Albertine disparue* ; et un auteur comme Marcel Pagnol, qui a toujours eu l'ail, discrètement, dans ses cordes. Pour d'autres auteurs, la dynamique aïesque est plus variée : Giono par exemple l'a plus fréquenté à ses débuts, avant de restreindre son usage, tout en le conservant. Aragon, au contraire, l'a peu utilisé à ses débuts avant d'en faire bien plus usage au moment par exemple des *Beaux Quartiers*.

Enfin notre étude nous conduit à voir, d'un point de vue génétique, les rapprochements spectaculaires entre la technique romanesque et la célèbre recette provençale de l'aïoli. Cette dernière approche permet de jeter les bases d'un rapport causal entre culture et consommation d'ail et forme romanesque, rapport qui mériterait d'être approfondi par des travaux ultérieurs.

Ce rapport est illustré parfaitement par cet extrait d'un livre non paru en 2022. Nous le livrons en intégralité, en guise d'ouverture et de conclusion.

Alors, maintenant que j'y suis, je crois qu'il faut voir les livres à écrire, du point de vue de l'écriture, comme de l'aïoli. Tu sais, au début, tu mets une certaine quantité d'ail, tu l'écrases de la bonne manière. Tout ça, c'est les idées. Il y a une gousse, deux, trois, six, dix si tu veux, peu

importe, mais il faut bien les écraser, les éparpiller, les mélanger, en faire une purée d'idées qui s'entrechoquent. Et, lentement tu ajoutes de l'huile. D'abord une goutte. L'huile si tu veux c'est les mots. Si tu veux tricher, tu ajoutes un jaune d'œuf, ça, peut-être que c'est le style des autres, la manière de faire des autres, tes lectures. C'est toujours utile, ça donne du liant aux idées. Et puis l'huile, après une goutte, il faut battre l'aioli qui se fait. Assez vite tu sais, tu vois si ça va monter, si ça va se solidifier ou non. Si ça prend forme. Parfois, est-ce que c'est l'ail, l'huile, ou l'effort, le battement qui n'est pas bon, ça ne monte pas. Et tu le sais très vite. Pas besoin d'arriver à vingt centilitres pour te rendre compte que c'est foutu. C'est que la base, le petit, tout petit bout d'aioli qui est le produit de l'ail, d'un peu d'huile - de mots - et d'idées n'a pas pris. En quelques pages, quelques gouttes, ça peut n'être pas monté et tous les efforts du monde n'y changeront rien, l'aioli est foutu. Et parfois ça monte, très bien, tout de suite. Alors, et c'est ça qui est beau, tu peux ajouter autant d'huile que tu veux, la pâte est là, elle va juste grossir et grossir, et toute l'huile va très facilement devenir pâte, texture, elle va monter en quelques coups, même pas des masses à la fin, comme si cet aioli construit dès les premières gouttes avait acquis le pouvoir de s'incorporer n'importe quelle quantité d'huile.

Bon appétit !

Bibliographie

- Cézanne Maximilien, *Le biotique : trois recettes miracles*, Cahiers calidoniens, 2022
- Dorénavant Michel, *Histoire de l'ail, des origines à nos jours*, Plon, 1987
- Goethe, Johann Wolfgang von, *Viaggio per l'Italia*, Omnia, 2011 (1816)
- Hegel Georg Wilhelm, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Vrin, 1987 (1832)
- Leroy Ladurie Emmanuel, *Inventaire des campagnes* (en collaboration), Paris, JC Lattès, 1980
- Lévi Strauss Claude, *Mythologiques*, t. I : *Le Cru et le Cuit*, Paris, Plon, 1964.
- Sarrazin Albertine, *La Traversière*, Jean-Jacques Pauvert, 1966

La Bellade de mai

Le ciel de la Belle de Mai est particulièrement beau aujourd’hui. Il est d’un bleu très doux, et les nuages sont très nombreux, tout petits, comme des fleurs de choux, avec une grande vague qui découpe, comme si un avion immense, ou très bas, était passé en laissant une traînée de coton. Et je marche entouré de voitures dans une odeur de brûlé qui monte au nez, brûlé vraiment noir, presque marron, tellement la chaleur est montée... Et les murs eux sont clairs, beiges, ocre très clair, un portail en métal violet dépeint, « merci de ne pas vous garer derrière le portail » ; et ces deux petites tables, basses, et rondes, deux plaques de contreplaqué et un grand rouleau de sopalin vide, avec trois longs clous pour les maintenir ensemble, y’en a deux accrochées par de la rubalise, avec une palette rouge au sol.

Et toute la ville est repassée au scotch. Derrière un portail, du grillage, de la toile de plastique vert, mais forcément pas mise partout donc elle est resscotchée et repatchworkée, avec la silhouette d’une poubelle, d’un sac poubelle, qu’on devine derrière, ou des caisses en plastique, des serviettes qui pendent aux fenêtres. Encore une fois de beaux volets en bois, j’ai même vu une piscine tout à l’heure, couverte, des traces de bourgeoisie, d’une ancienne bourgeoisie qui aurait juste déposé quelques-uns de ses atours ici pour faire joli mais qui ne serait pas là...

Le bout en plastique d’une pagaille au bord du caniveau, un KFC géant qu’on verrait plutôt dans une zone commerciale. Un parking coloré en spirale, rouge, bleu, vert, jaune, bleu clair, bleu ciel pâle, bleu ciel un peu bleu gris mais d’un très beau bleu gris beaucoup plus bleu que gris presque magenta : un bleu magenté. Et le goudron, l’impayable goudron de Marseille ! rapetassé cent fois, comme de la passementerie, et le Viaduc Plombières ! qui n’est pas un poème non...

Et puis ici trois beaux immeubles à la cour propre et toute neuve, des arbres qui viennent d’être plantés et leurs fleurs magnifiques, dans leurs carrés de terre au milieu du parking, et



du grillage gris et solide autour de ce parking avec un chemin au milieu quand même et tous les volets sont fermés comme si tout ce qui était de bonne qualité devait être fermé, ça rappelle un peu la rue de la République, et là il n'y a rien qui dépasse, y'a même des jardinières colorées, une rose fuchsia et une verte, claire, un peu pomme...

Et des voitures, des voitures rondes, rondes, celles de 2010-2020, pas les vieilles voitures abîmées comme on en voit beaucoup aussi à la Belle de mai...

Sur un parking, des vieux vêtements, une branche, on sait pas trop pourquoi... Et puis ça grimpe ! Ça... C'est la récurrence à Marseille que ça grimpe...

Quelles sont les frontières de la Belle de Mai ? Par exemple là je suis boulevard Édouard Vaillant, une rue en pente, pour changer, à côté de l'école maternelle Révolution. La porte de l'école est... devait être violette, maintenant elle est blanche de vieillesse, comme les cheveux d'une vieille, et du coup elle est rose clair, avec des barreaux verts assortis aux gouttières...

Tout au long du trajet des enfants qui piaillent, un type qui s'énerve au téléphone en parlant d'un avocat, un petit klaxon, un moyen klaxon, un énorme dans votre dos qui vous fait sursauter, encore des piailllements d'enfants... des ouvriers... en tenue jaune... une voiture qui clignote (on m'entend soudain inspirer fort, de tout mon nez qui resserre ses narines) la décélération d'une voiture qui freine... des cris d'enfants, une mère qui crie sur son gamin, le clapotement des pieds d'une gamine qui courrent, sur le trottoir. Les trottoirs sont larges parfois ! dans ces moments-là on est content...

Et de temps en temps un graffiti rappelle la mythologie marseillaise : un bouliste, un gamin avec un maillot de l'OM, mais aussi on peut avoir le tag d'un Chewbacca et d'un Yoda le pétard au bec sur un scooter, avec C-3PO qui tambourine sur un tambour de l'OM et R2-D2, déjà aux couleurs du club, avec une écharpe assortie...

Il n'y a pas de poésie à Plombières, ni à National : la première fois oui, ce béton... Quoique Plombières quand même ! Plombières qui est sans début ni fin, qui tourne sur lui-même, et qui nous encercle... Je ne suis jamais passé dessus en voiture, dessous plusieurs fois mais dessus non jamais. Mais le tunnel National, comme le tunnel de la Friche de la Belle de Mai (le



tunnel de la Friche a de la poésie quand on ne sait pas ce qu'il y a derrière justement, quand de la Belle de Mai on ne connaît que la Friche, et qu'on croit que la Belle de Mai est un lieu bucolique, où il y a un skate-park et un centre d'art contemporain mais ce n'est pas tout à fait ça... À ma droite un garage, pétassé oui toujours ! Trois trous, où on a mis des parpaings, chaque fois une vingtaine, vaguement cimentés pour remplir les trous. Et puis dans un quatrième trou, on a juste mis des espèces de plaques de béton assez fines, et puis il en manque trois ou quatre, y'a quand même quinze centimètres d'ouverture : là on s'est vraiment pas fait chier quoi !

Et enfin on aperçoit les barres de HLMs au loin. On pourrait y aller mais... on a la flemme. C'est presque éloigné de la Belle de Mai. A Marseille j'ai l'impression que ces barres de HLMs sont condamnées à être toujours vues de loin, si on y vit pas, elles sont inaccessibles, dans les quartiers Nord, ce vocable entêtant, qui pour beaucoup de gens ne veut rien dire, ou plutôt ne recouvre aucune réalité, vécue, touchée, si ce n'est ces barres qu'on aperçoit, depuis l'autoroute pour sortir de la ville...

Rue Félix Pyat un bâtiment moderne, presque architecturalement contemporain... C'est vite dit ! Mais il y a, jaune, rouge et vert, un chacun, trois petits dépassements du bâtiment, qui est tout blanc par ailleurs, et qui est posé sur presque des pilotis, enfin une dalle de béton un peu renfoncée quoi ! pour laisser passer les portes ; et on est face à une vieille école communale de garçons, c'est ce qu'il y a écrit sur les portes,



et il y a de beaux rideaux turquoise entre les briques rouges des piliers de fenêtre, sinon le bâtiment est crépité, ce sale crépit blanc ! Et la belle croix marseillaise, bleu sur blanc, au-dessus du blason de l'école...

Un groupe de sept ou huit enfants dont les paroles sont plutôt des piaillerments de poules, ou de mouettes plus précisément : wot wot wot, mouin, mouinmouinmouinmouin, wotwot, wotwot. Et leurs parents qui leur font : « avancez, avancez », enfin je sais pas si ce sont leurs parents, il y a quand même beaucoup d'enfants... Sur la poubelle un manteau en fausse fourrure, noire, aux arrondis brillants et dont les poils blanchissent à la lumière. Le son d'une sonnette, grésillante, qui se prolonge, et une belle... un beau canot posé comme une œuvre d'art contemporain sous Plombières. Je ne comprends pas l'art contemporain quand je vois la vie urbaine. L'art contemporain n'est rien d'autre que de la sous-réalité...

Je crois que jamais monde n'a été plus poétique que le nôtre, c'est-à-dire plus riche de milliards de signes ! De milliards de contradictions... Comme ces arbres verts imprimés sur le ciel bleu qui poussent sous Plombières, à côté d'une terre nue à côté d'une autre bande encore, sans transition, recouverte d'une herbe moche... mais qui pousse ! Avec quelques arbustes qui commencent à pousser eux aussi. Et puis sans transition on passe d'un mur en pierres à un mur en béton tagué, et le mur en pierres a droit à une espèce de clôture, qui sert à rien puisque, juste à côté, le mur qui le prolonge n'a pas de clôture, c'est une clôture pour faire joli sauf qu'elle n'est pas jolie...

Enfin... Moi je la trouve jolie...

Le bon sens voudrait que le quartier qui va du côté de la rue Kléber prolongée, c'est-à-dire de l'autre côté du boulevard National ne soit pas la Belle de mai puisque la rue Belle de mai part dans un sens depuis le boulevard National. Mais, comme tous les quartiers extraordinaires, la Belle de Mai a donné son nom à une zone plus large, qui après tout mérite bien elle aussi d'être rattachée à ce magnifique monde qu'est la Belle de Mai.

Je prends un petit chemin de traverse, sous Plombières, qui n'est plus vraiment Plombières en vérité, mais après tout c'est quand même cette structure de bétonnasse qui sépare, au nord, le 3ème du 14, et à l'ouest du 2ème. Y'a un parcours qui raconte la vie des moustiques et de leurs prédateurs, la mésange

charbonnière, le rouge-gorge, les oiseaux et les baies, la nymphe de l'arbousier, la nymphale ! de l'arbousier, le fourmilion, euroléon nostras, les petites bestioles méconnues, les collamboles, avec un joli petit dessin de ver de terre, dans la terre, montré à la loupe, pseudocathurutes, pseudozénélala, bouriétiéla arvalis, raguistoméla parvua, jordanatrix sartipoulata...

L'un des graffeurs les plus célèbres de la Belle de Mai ça n'est autre que « Irish », on voit son nom partout Ah tiens y'a une permanence FO ! cachée sous Plombières, toujours rigolo ça ! Par terre une plume, un paquet de cigarettes avec l'interdiction écrite en arabe, une boîte de pâtes senza glutine, un paquet de steaks, une bouteille de jus de fruits avec la paille, tout ça vide. Et puis des caisses, sous Plombières toujours, deux cannettes de bière dedans, pleines elles, sûrement l'abri d'un sans-abri...

Et soudain des aiguilles de pin, avec une odeur de fleurs et de merde ; l'odeur de fleurs est persistante, puis l'odeur du pétrole revient. Des draps pendus aux fenêtres, mais ça c'est presque trop italien... Un vélo, pendu à la corde à linge ! Voyez à Montpellier les hipsters les encastrent dans les murs, ici on ne s'embarrasse pas de ces manières....

L'odeur de pisse brûle les narines comme le vinaigre les taches d'un lavabo. Il y a un rat crevé aux poils hérisssés comme ceux d'un chien mouillé. Ça sent même la pisse à plein nez, comme celle du fumier ou du rayon engrais et tourbe d'un magasin de jardinage. Je me suis assis ici pour écrire mais il faudrait être con pour rester bien longtemps. En face à dix mètres, seul un clochard qui n'a pas le choix me tient compagnie en dessinant son plaid noir de la bosse de son dos. Des pigeons bouffent, je m'en vais.

Oui. on est condamné au mouvement ici, et pourtant à nouveau un beau petit immeuble en pierres, j'aime bien les pierres grises de la Belle de Mai, les pierres grises tachées de blanc du calcaire, certaines pierres immaculées laissent deviner que toutes les pierres étaient blanches autrefois et que... Le gris c'est la suie, la merde.... Un moteur rage ! Éructe !

Une moto tourne toute seule dans la mer de gaz pétroliers, mais le bon pétrole, celui qui est bon, qui défonce un peu, et je monte l'escalier, qui m'a toujours intrigué, de la rue Kléber prolongée...

Et j'arrive au pied d'une barre de huit étages, ce qui est

énorme pour ici, et j'arrive presque à hauteur de Plombières pour voir au-dessus, pour voir les voitures, oh ! et un bel immeuble de Joliette ! Qui annonce le début de Joliette...

Oui. C'est bien là que la Belle de Mai s'arrête. Alors qu'au milieu d'un parking il y a un bidon d'essence vide et des petits cailloux de verre et de miroir, avec par-ci par-là des produits ménagers et des bouteilles de coca vide. Et encore des bidons ! d'huile, de vidange. Une poubelle vide, un pot en terre cuite cassé en miettes. Et quelques palettes, oui ! Vous savez... des palettes qui servent à porter des petites plantes qui poussent adossées aux poteaux qui bloquent les places réservées devant les sorties de garage. Et les gens qui rigolent, et qui s'appellent mon frère, entre deux engueulades...

Si vous voulez une bonne adresse, j'en ai une pour vous, Boulevard National, côté Longchamp : La Marmite Joyeuse ; j'en aurai pas pour vous d'autres que celle-là : à la Belle de Mai il n'y a pas de bonnes adresses. Ou alors allez à la Friche et puis rentrez chez vous. Mais... Une fois que l'on passe le Tunnel National, ses tags, et son odeur de pots d'échappement, on arrive sur l'autre face de National, qui est la plus belle des deux avec ses beaux platanes verts qui vous font comme une haie d'honneur quand vous descendez vers la rue Belle de Mai...

La rue Belle de Mai est très vallonnée, et chacun de ses détours vous dévoile une personne qui attend le bus, qui crache, souvent un homme, qui se reboutonne le pantalon. Et puis vous voyez les montagnes, au loin, entre deux bâtiments, à persiennes et à façades blanches, dégueulasses et usées...

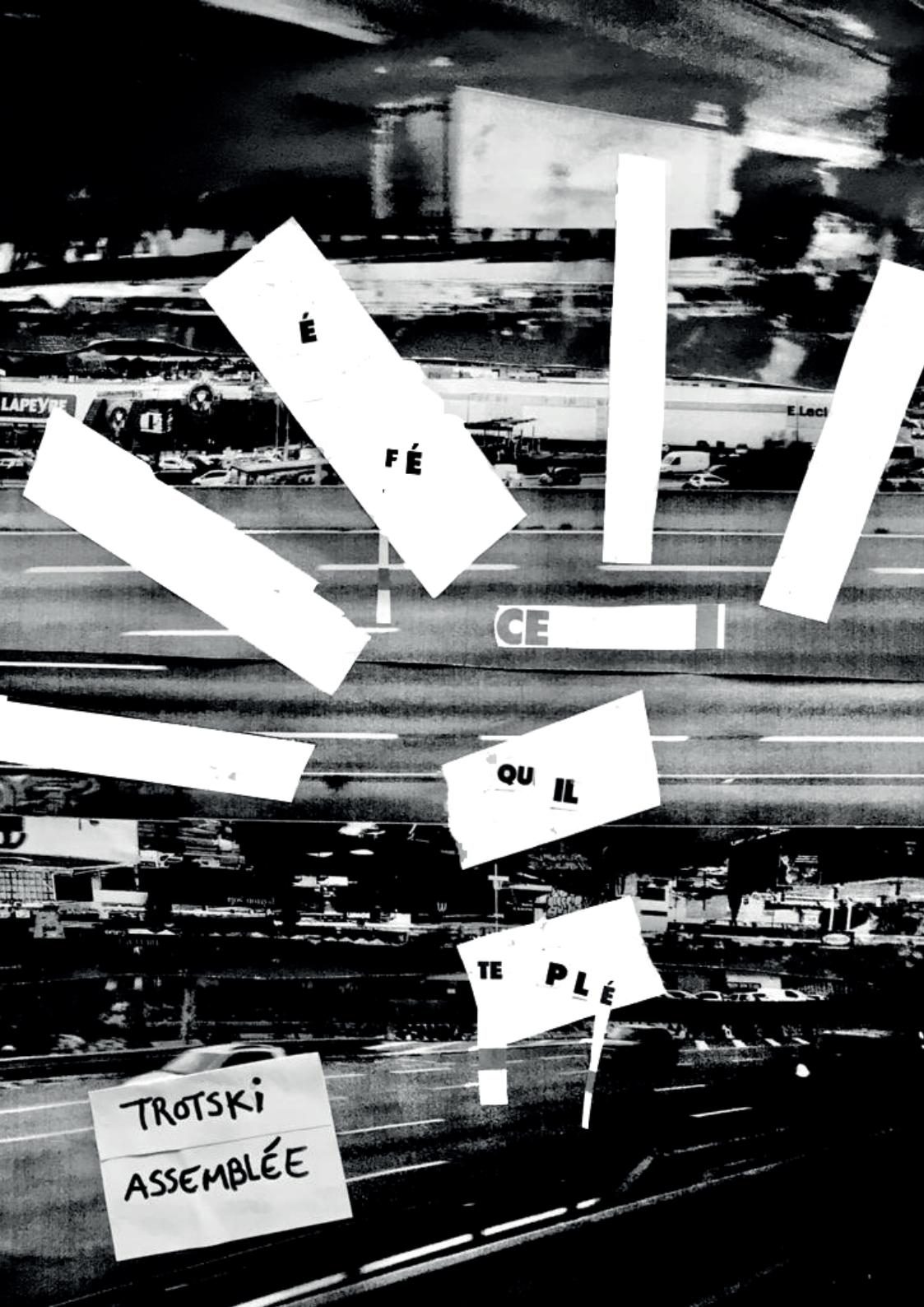
Ça sent le détergent, et un monsieur s'énerve, en crachant des mots rugueux, devant une voiture qui tousse, qui tousse sa race, avec ses glaires qui raclent le moteur...

On aperçoit des petits ponts, des petits carrefours, de jolie taille, des enseignes moches. Des enseignes magnifiques, très anciennes, qui rappellent une France d'autrefois, et qui n'est belle que parce qu'elle est ruinée, que je ne voudrais surtout pas voir refaites à neuf, ou en devanture d'une brocante de luxe. C'est parce que tout est usé que tout est beau ici...

ARTISTES,
LA BELLE DE MAI N'EST
PAS UN QUARTIER

À "RÉ-ENCHANTER"
→PARTEZ !

Je ne sais quel étrange hasard m'a fait tomber sur ce tag tout frais, rue Belle de Mai, à la fin de ma marche...



TROTSKI
ASSEMBLÉE

É

FÉ

CE

QU IL

TE PLÉ